

Partie I

Un hiver en campagne

Bernard BRU

Préliminaires

Cette courte introduction historique et les notes qui la suivent présentent quelques éléments tirés de divers fonds d'archives publiques ou privées, permettant de préciser quelque peu le cadre et les détails de la vie quotidienne du soldat Vincent Doebelin pendant l'hiver 39-40 et jusqu'à sa mort, notamment lorsqu'il travaille sur l'équation de Chapman et rédige le pli cacheté.

Comme pour la très grande majorité des unités qui ont combattu en 39-40, toutes les archives et en particulier le Journal de Marche et d'Opérations (JMO) du régiment de W. Doebelin, le 291^e RI, ont été brûlés peu avant que le PC du régiment soit pris par les troupes allemandes le 19 juin 1940. On ne dispose donc d'aucun élément vraiment sûr et attesté sur les cantonnements et les activités du régiment de Doebelin et de Doebelin lui-même pendant la « drôle de guerre ». Le carton 34N174 des archives du 291^e RI déposé aux Archives de l'Armée de Terre du château de Vincennes ne contient que les rapports rédigés sur ordre à la Libération par les officiers ayant commandé en 39-40, à leur retour de captivité. Une proportion importante des officiers concernés a négligé de répondre à cette requête du ministre des Armées, et les rapports de ceux qui ont accepté de s'y soumettre cinq ans après les faits, sont lacunaires, souvent contradictoires, erronés ou partiels. Aucun de ces rapports ne mentionne le nom de W. Doebelin. Bien que les informations données ici aient été recoupées à plusieurs sources, elles demeurent sujettes à caution et à révisions ultérieures. Le meilleur historien français du Groupe d'Armées de l'Est en 39-40, Roger Bruge, décrit fort bien les difficultés d'une recension fidèle des événements de cette époque dans le tome 5 des *Combattants du 18 juin* [1989, pp. 451–461], qui lui-même, en relatant le suicide de W. Doebelin le 21 juin 1940 sur la base d'une inscription erronée portée sur l'acte de décès, admet que ce dernier a été transféré du 291^e RI au 82^e RIF au printemps 1940, alors que depuis nous savons qu'il n'en a rien été, aucun document militaire ne pouvant fournir avec exactitude l'état nominal et les affectations des hommes qui ont combattu en mai-juin 1940 (voir [Bruge, 1982/1989, tome 3, pp. 13–16] et [Cohn, 1993, pp. 12–13]). Nous recommandant de cette inexactitude vénielle, nous n'hésiterons pas ici à hasarder une relation des événements dont rien ne peut assurer absolument qu'elle soit conforme à la réalité des faits. On peut évidemment contester que, dans ces conditions, il faille entrer dans de si grands détails. Toutefois, il n'y a que très peu d'exemples connus de travaux scientifiques d'une telle qualité effectués dans des conditions aussi particulières ; il n'est donc pas sans intérêt de les préciser autant qu'il est possible. Il se trouve également que la vie et la mort de Wolfgang Doebelin, pendant ces mois tragiques où tout s'effondre, prennent une valeur universelle qu'il y a lieu de manifester lorsque l'occasion s'en présente. Roger Bruge l'a bien compris qui, sans connaître la richesse de l'œuvre mathématique de W. Doebelin, donne son suicide comme un exemple de sacrifice au-delà des temps, des guerres et des nations, un suicide accompli en silence dont il faut parler pour lui donner écho. Alfred Döblin, le père de Wolfgang, a tenté, pour sa part, de transposer la mort volontaire de son fils en un roman épique et mythologique fascinant [1989b] qui éclaire singulièrement les ombres et les évidences

des derniers mois de Wolfgang Doeblin et de sa mort dont aucune étude historique ne pourra jamais rendre raison (*voir* à ce sujet [Huguet, 1984, pp. 86–87]).

Les principaux éléments biographiques que nous présentons sont tirés de la correspondance de Doeblin déposée aux archives de l'Académie des sciences, à celles de Marbach et dans divers fonds privés. Mais nous avons été grandement aidé dans notre recherche par les municipalités des localités ardennaises et lorraines où a stationné le régiment de Doeblin. En particulier, Monsieur Philippe Canot, maire de Sécheval, a réussi à retrouver des témoins directs qui se souvenaient encore du soldat Doblin, exploit presque inimaginable lorsqu'on sait les difficultés sans nombre d'une telle entreprise; la plupart des témoignages sur la vie de Doeblin dans les Ardennes lui sont dus. Les mairies d'Athienville, Arracourt, Oermingen, Bliesbruck, Sarreguemines, nous ont indiqué des pistes de recherche très intéressantes. La mairie d'Oermingen dans le Bas-Rhin nous a communiqué le nom de Monsieur Norbert Kappes qui a mis à notre disposition la connaissance très vaste qu'il a de l'histoire de sa commune. La mairie de Bliesbruck nous a mis en rapport avec Monsieur Joseph Weissend auteur d'un livre passionnant sur l'histoire de son village. Monsieur Didier Hemmert, archiviste municipal de Sarreguemines, Monsieur Gérard Simonin d'Arracourt, Monsieur Laurent Ruppel de Bertring-Grostenquin, Monsieur Gabriel Simon, ancien instituteur de Housseras, nous ont apporté une aide d'une grande efficacité. Si les fragments d'histoire que nous racontons ont un peu de vraisemblance et d'authenticité, c'est à eux seuls que le mérite en revient et nous ne saurions trop les en remercier. L'histoire du soldat Doblin appartient au patrimoine de tous.

L'hiver 39-40

1. Sécheval, novembre 1939, le soldat de deuxième classe Wolfgang Doeblin commence la rédaction du pli cacheté «Sur l'équation de Kolmogoroff». Depuis la fin du mois d'août 39, il cantonne dans ce petit village des Ardennes, où est installé le PC du troisième Bataillon du 291^e régiment d'infanterie ⁽¹⁾.

Un an auparavant, le 3 novembre 1938, il a été incorporé dans un bataillon du 91^e régiment d'infanterie qui tient garnison à Givet ⁽²⁾. W. Doeblin a acquis la nationalité française par naturalisation en 1936 avec ses parents et ses deux plus jeunes frères Claude et Stéphane. Sursitaire pour terminer ses études, il doit effectuer un service militaire de deux ans. Il semble avoir refusé d'entrer dans un peloton d'officiers de réserve que lui ouvraient naturellement les relations de sa mère Erna Döblin et son diplôme de docteur ès sciences mathématiques obtenu en mars 1938. Il est donc simple soldat et le restera jusqu'à sa mort, ⁽³⁾.

Après ses classes, déprimé par la vie de garnison de Givet, il a interrompu ses travaux mathématiques, alors qu'il est depuis près de trois ans l'une des étoiles filantes de la nouvelle théorie des probabilités. En quelques mois, Doeblin s'est fait un nom dans le petit groupe des mathématiciens intéressés par une théorie alors en plein développement principalement à Paris et à Moscou ⁽⁴⁾. Paul Lévy [1955], pour donner une idée de la difficulté et de l'originalité des travaux accomplis par Doeblin en si peu de temps et à un si jeune âge, le compare à Galois et Abel. On peut naturellement estimer que Lévy, dans ce cas comme dans d'autres, juge mal, mais on peut difficilement nier que Doeblin soit avec Kolmogorov, Khinchin et Lévy lui-même, l'une des figures marquantes du calcul des probabilités des années trente, ce qui, à moins de 23 ans et en deux ans d'activités de recherche, est une performance unique à bien peu près depuis Laplace.

Ce n'est qu'à la fin du mois de février 1939 que Doeblin pour se sortir de sa léthargie se remet au travail, ⁽⁵⁾. Il a alors plusieurs thèmes en chantier, l'équation de Chapman dont nous allons parler sur laquelle il a rédigé deux notes aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences* avant son départ pour Givet et les questions relatives aux variables aléatoires indépendantes abandonnées depuis février 1938. C'est à ce second sujet qu'il s'attaque et c'est à Givet qu'il rédige son mémoire fondamental sur l'ensemble des puissances d'une loi de probabilité {13}, qui contient la théorie des domaines d'attraction partielle (l'adhérence en loi des puissances normalisées d'une loi donnée), en particulier les lois «universelles»

qui appartiennent au domaine d'attraction partielle de toutes les lois indéfiniment divisibles (*voir* [Feller, 1966] pour un exposé de cette théorie). En juillet 1939, on sait d'après sa correspondance ([Cohn, p. 27]), que Doebelin parvient enfin à caractériser les ensembles de lois indéfiniment divisibles (le vide, les lois de Gauss,..., toutes les lois indéfiniment divisibles) qui forment le domaine d'attraction partielle d'une loi donnée. Ce critère nécessaire et suffisant dont Doebelin nous dit que c'est le problème le plus difficile qu'il ait résolu après la théorie générale des chaînes {12}, n'a jamais été publié ni d'ailleurs élucidé. Personne n'a pu déchiffrer le brouillon de sa rédaction envoyé à son frère Peter aux États-Unis et déposé après la guerre par Erna Döblin à l'Académie où il se trouve toujours. Comme à son habitude Doebelin a fait en sorte que son texte soit illisible pour tout autre que lui-même et il faudrait, pour le comprendre, avoir au moins un énoncé du théorème qu'il démontre ou un analogue actuel qui ne paraît pas exister, ⁽⁶⁾. Ces précisions ne sont là que pour indiquer le niveau de difficultés auquel Doebelin se place alors même qu'il est coupé de tout contact scientifique (et éventuellement pour susciter d'autres travaux sur le dernier théorème de Givet).

Dès la déclaration de guerre, Doebelin est incorporé à un nouveau régiment, le 291^e RI, intégré au « Secteur défensif des Ardennes ». W. Doebelin cantonne, on l'a dit, dans un petit village au sud de Givet, Sécheval. Sa compagnie est chargée d'aménager les défenses de la Meuse entre Anchamps et Château-Regnault, l'un des plus beaux paysages ardennais, les méandres de la Meuse : « un défilé profond et sinueux, de sombres forêts où abonde le gros gibier et notamment le sanglier (l'emblème du 91^e), une lumière tout en nuance filtrant à travers le bois lors des belles journées d'automne où un rideau de brouillard et de pluie lui donne un air surnaturel » qui a inspiré non seulement le Guide Vert à qui nous empruntons ce beau morceau de style mais aussi Alfred Döblin et Julien Gracq ⁽⁷⁾. Ces « belles journées d'automne » semblent cependant avoir accentué encore le cafard récurrent du soldat Doebelin qui pendant deux mois abandonne toute idée de travail scientifique, se contentant de corriger les épreuves de ses mémoires en cours de publication que lui fait parvenir sa mère, notamment {10} et {11} (*voir* [Cohn, pp. 52–53]). Les journées passent, monotones : entraînement au morse avec les radios, gardes à la cabine téléphonique du bataillon, « travaux de campagne », exercices à la compagnie, Doebelin sert une mitrailleuse, et puis les soirées à la ferme où il vient boire une tasse de lait frais avant d'aller dormir sur la paille d'un dortoir aménagé pour une quinzaine de soldats dans une ancienne cuisine d'un corps de ferme désaffecté ⁽⁸⁾. D'ailleurs, les possibilités d'un



La ferme Canot de Sécheval, vers 1965. W. Doebelin cantonnait dans la partie gauche du bâtiment. Madame Léa Canot, mère d'Émile et Jeanine Canot, qui accueillait Vincent le soir avec un bol de lait, est sur le pas de sa porte. On distingue également Anna Canot, une petite nièce de Léa, Bernadette Ludot, fille de Jeanine Canot, et des petits voisins.

travail soutenu sont des plus réduites, Doebelin ne dispose d'aucun document scientifique, il n'a pas d'endroit où travailler en dehors de la cabine téléphonique et encore n'y est-il tranquille que pendant les gardes de nuit. Il est seul, en hibernation. Il n'écrit même plus à ses parents. Maurice Fréchet, sans nouvelles de lui depuis la déclaration de guerre, s'informe de son secteur postal auprès de sa mère et lui propose de

collaborer aux travaux scientifiques qu'il dirige à l'Institut Henri-Poincaré mis au service de la Défense nationale. Cette lettre que nous n'avons pas retrouvée semble avoir eu un effet bénéfique sur le moral de Doebelin puisque le 29 octobre 1939, [Cohn, pp. 27–28], il répond positivement à la demande de Fréchet. Peu de temps après, dans une lettre du 12 novembre, Doebelin informe Fréchet qu'il s'est remis au travail « oh, pas beaucoup une heure par jour à peu près » et qu'il rédige sa note sur l'équation de Kolmogoroff {CR9} qui a été publiée peu avant son départ au service militaire (*voir* [Cohn, pp. 29–28 et 53–54]). Il s'agit surtout pour lui, écrit-il à Fréchet, de « lutter contre le cafard. L'alcool ne me disant rien, je n'ai pas la ressource de m'enivrer ». Il a celle d'écrire des formules et des théorèmes ; les mathématiques comme thérapeutique contre le cafard, un thème pascalien.

2. Il convient ici de s'arrêter un instant pour examiner la genèse des travaux de Doebelin sur l'équation de Chapman. Ce n'est, semble-t-il, qu'au cours de l'année 1937 après avoir complété sa théorie générale des chaînes, {CR5}, {12}, que Doebelin s'est véritablement attaqué à l'un des problèmes les plus importants et les plus difficiles de la théorie des probabilités des années trente (et suivantes), « le problème de Bernstein–Kolmogoroff » : étant donné des caractéristiques locales aussi générales et naturelles que possibles, construire un mouvement dont la loi satisfasse à l'équation fonctionnelle de Bachelier–Smoluchowski–Chapman–Kolmogoroff–Huygens, et en étudier le comportement. Par caractéristiques locales il faut comprendre ce qui détermine le mouvement entre les instants t et $t + dt$, c'est-à-dire dans le cas d'un mouvement continu, la vitesse instantanée de la composante non aléatoire et la variance instantanée de la composante aléatoire, ou dans le cas d'un mouvement discontinu, la probabilité de passer d'un lieu à un autre pendant le laps de temps infinitésimal dt , etc. Ce problème dont l'histoire est trop longue pour être rappelée ici a été posé de façon spectaculaire dans un des mémoires les plus célèbres de Kolmogorov, paru en 1931 dans « la » revue, les *Math. Annalen* [1931], bientôt suivi de travaux très importants de Khinchin, Petrowski et Feller. Tous ces auteurs utilisent des méthodes analytiques empruntées à la théorie des équations aux dérivées partielles du type parabolique, de sorte que les conditions qu'ils imposent aux données locales sont analytiques et apparaissent artificielles au regard de l'évidence naturelle du problème dès lors qu'on l'aborde du point de vue probabiliste : un mouvement aléatoire non héréditaire continu ou discontinu. Il s'agit donc très clairement pour Doebelin dès 1937 de résoudre le problème de Kolmogorov de façon à satisfaire au double impératif suivant : « Les conditions locales que nous imposons doivent avoir un sens stochastique, un sens pour le mouvement, et la solution idéale sera une solution qui permette de lire en quelque sorte le mouvement qui le décrit », (⁹). Idéal d'autant plus difficile à atteindre que les théories des fonctions aléatoires alors en cours ne permettent même pas de poser distinctement les hypothèses stochastiques naturelles dont il s'agit. Les problèmes que Doebelin a résolus jusqu'alors ne nécessitent que peu de théorie des processus, les mesurabilités étant généralement assurées ; le problème de Kolmogorov le plus général vu du point de vue « stochastique » ne permet aucun échappatoire et rend l'usage des méthodes trajectorielles, dont Doebelin s'est fait une spécialité en théorie des chaînes, pour le moins problématique. On sait d'ailleurs qu'il faudra attendre les années cinquante pour que ce type de méthodes dans un tel cadre commencent à être exploitées utilement. On verra dans le pli cacheté comment Doebelin tente de répondre à ce nouveau défi, sans renier pour autant la rigueur mathématique nécessaire, qui permet à la création mathématique libre et multiple de s'inscrire dans un cadre logique universel et intemporel (autant que faire se peut). Il s'agit pour lui de rester à l'intérieur de la théorie de Slutsky–Kolmogorov, lire et écrire le mouvement dans la loi temporelle et non l'inverse, et il s'y tiendra, bien que le noeud de sa démonstration du théorème local du logarithme itéré soit de fait une formule de représentation locale par une martingale continue et qu'alors on puisse penser que Doebelin lit la loi temporelle dans le mouvement.

En attendant, Doebelin, dans un programme de recherches daté de mai 1937, annonce qu'il entend étudier certaines questions liées aux « équations paraboliques » et il choisit avec l'accord de Fréchet, comme sujet de seconde thèse, approuvé le 23 juillet 1937 par le doyen de la faculté des sciences, Charles Maurain : « Problèmes aux limites pour les équations aux dérivées partielles du type parabolique », c'est-à-dire la théorie que Khinchin, Petrowski et Feller ont appliqué avec succès à l'équation de Kolmogorov. Doebelin,

sans doute à la demande de Fréchet, traduit en français les mémoires de Kolmogorov. Autant d'indices d'intérêt constant pour ce thème alors que, dans le même temps (l'année 1937), il multiplie les publications sur tous les sujets, chaînes inhomogènes, chaînes à liaisons complètes, théorie générale des chaînes, variables aléatoires indépendantes, fractions continues aléatoires, théorème ergodique de Fortet–Doebelin–Yosida–Kakutani, etc., et qu'il achève la rédaction de sa thèse toute entière terminée l'année précédente. En octobre 1937, Doebelin participe au Colloque de Genève sur le calcul des probabilités et rencontre à cette occasion tous les ténors (non russes) de la théorie, notamment Feller, Hostinský, Cramér, d'autres encore. C'est lui qui est chargé par Fréchet d'éditer les conférences de Slutsky et Bernstein absents à Genève dont on peut lire l'influence dans le « pli ». C'est peut-être à cette occasion qu'il prend vraiment connaissance du travail de Pospíšil sur le cas discontinu du problème de Kolmogorov qui, bien qu'analytique quant au fond, donne une condition (locale) de nature stochastique qui a pu frapper l'imagination fertile de Doebelin. C'est incontestablement l'origine de son premier mémoire sur l'équation de Chapman, dont on trouve un brouillon dans les archives de Marbach daté de janvier 1938. Après divers avatars (*voir* [Cohn, pp. 8–9, 41–42]), cette ébauche deviendra « sur certains mouvements aléatoires discontinus », {10}, repris par J.L. Doob [1953], l'un des classiques de la théorie trajectorielle des processus de Markov. C'est également à Genève, nous l'apprenons par un de ses textes d'exposés (*voir* partie III), que Doebelin prend conscience de ce que la solution générale de l'équation de Chapman, obtenue par Hostinský à l'aide de l'intégrale multiplicative de Volterra, sous forme d'une série d'intégrales multiples d'ordres de plus en plus élevés, permet, si elle est convenablement transformée (ce que, selon Doebelin, Hostinský n'a pas vu en dépit de ses explications), de « lire en quelque sorte le mouvement » lorsque le temps s'écoule. La théorie trajectorielle est donc possible, il ne reste qu'à l'écrire mathématiquement (ce que, toujours selon Doebelin et d'autres, Hostinský est très loin d'avoir fait, faute d'en avoir les moyens). Le programme est donc tracé, précisé même, Doebelin tentera de le réaliser jusqu'au bout.

Le mois de février 1938 est tout entier dévolu à la théorie des variables aléatoires indépendantes ({9}, {CR6,7}, voir note ⁽⁵⁾). Cependant, au mois de mars, il fait au séminaire Hadamard un grand exposé sur l'équation de Chapman (*voir* partie III), on trouve là en germe certaines de ses idées directrices, et il soutient sa thèse (26 mars 1938). Les trois mois suivants sont consacrés à la préparation de l'examen de Physique générale qui lui manque pour terminer sa licence d'enseignement de mathématiques, travail intensif qui ne lui laisse plus guère de temps pour ses recherches personnelles ⁽¹⁰⁾. C'est pendant l'été 38, alors qu'il marche seul dans le Jura et dans les Alpes, dormant dans les Auberges de Jeunesse comme il le fait chaque été depuis 1935, que Doebelin travaille vraiment sur l'équation de Kolmogorov. Il est difficile de dater plus précisément ses résultats. Les premiers qu'il ait obtenus sont sans doute ceux contenus dans la seconde note {CR10}, qui concernent, dans le cas homogène, le comportement du mouvement au voisinage d'un point d'arrêt, lorsque les données locales s'annulent, et ses éventuelles branches infinies dès lors que le courant non aléatoire n'est pas compensé par l'amplitude du mouvement gaussien. Ces travaux sont vraisemblablement motivés par l'exposé « stochastique » de Bernstein à Genève, que Doebelin vient d'éditer [Bernstein, 1938]. On trouve à Marbach un brouillon de démonstration du critère d'accessibilité de Doebelin (Feller) daté d'août 1938, ⁽¹¹⁾, il semble au reste que cette première démonstration soit en partie analytique et utilise les travaux de Petrowski sur l'équation de la chaleur.

Quoiqu'il en soit exactement, à la rentrée d'octobre 1938, peu avant son incorporation, Doebelin est en possession de ses principaux résultats sur l'équation de Kolmogorov. Il est même possible qu'il en ait exposé une partie au séminaire Borel, sans que nous ayons de certitude à ce sujet. Dans une lettre à Lévy de cette période, reproduite dans [Cohn, pp. 38–39, 57], Doebelin explique qu'il ne veut pas aborder de nouveaux sujets de recherche parce que, écrit-il : « j'ai encore des choses à rédiger et surtout je suis engagé dans des recherches sur l'équation de Chapman que je voudrais d'abord finir provisoirement (elle m'occupera peut être toute une vie) ». Il a juste le temps de rédiger les deux notes « Sur l'équation de Kolmogoroff » et « Sur certains mouvements aléatoires », et de demander à Fréchet de les transmettre à l'Académie en temps opportun, elles sont présentées toutes les deux par Jacques Hadamard, {CR9,10}.

3. Donc, pendant la première quinzaine du mois de novembre 1939, dans un petit village des Ardennes, alors que l'automne lumineux cède le pas à un hiver qui s'annonce rigoureux, le soldat téléphoniste Wolfgang Doeblin achète un cahier d'écolier de cent pages (le Rocher de Bonnevie) et commence la rédaction de sa note « Sur l'équation de Kolmogoroff », écrite plus d'un an auparavant et jamais reprise. Une heure par jour tout au plus et vraisemblablement au cours de ses nuits de garde à la cabine. Les premières pages du pli témoignent indirectement qu'il s'agit là pour son auteur d'une contrainte ou d'une médication qu'il s'impose. La rédaction est relâchée, les hypothèses de départ sont plus ou moins précisées et les premières démonstrations font appel à des « raisonnements bien connus » mais assez peu explicites. Il semble cependant qu'au fil des nuits le soldat Doblin se reprenne au jeu, la rédaction toujours des plus concises devient aérienne, on sent un souffle l'animer. L'absence totale de permissions paraît oubliée et peu avant Noël (ou peut être peu après), le soldat Doblin commence à se passionner pour son travail. Il découvre même des nouveautés « assez amusantes » pour l'inciter à écrire une seconde note sur le même sujet {CR12} avant de mettre un terme à la rédaction du mémoire. Nous sommes alors au début du mois de janvier 1940, [Cohn, p. 29]. Il fait un froid polaire, le sol est gelé à plus d'un mètre, il neige, mais le soldat Doeblin est plein d'optimisme. Comme la propagande officielle l'y engage, il peut rêver que la guerre se termine, que les Allemands sont en train de s'effondrer de l'intérieur. . .

Le rêve laisse brusquement place à la réalité au cours du mois de janvier 1940, c'est « l'alerte sur la Belgique » [Cohn, p. 30]. Le 11 janvier 1940, en effet, un avion de la Luftwaffe tombe en panne sur le territoire belge. La Belgique est alors un État neutre. Le pilote est arrêté et on trouve dans la valise qu'il transporte des papiers provenant du Grand État-Major allemand démontrant que la Wehrmacht, loin de s'effondrer, se prépare à rééditer le plan Schlieffen de 1914 en attaquant la Belgique dès que le temps le permettra. En fait ce plan sera bientôt remplacé par le plan Manstein qui prévoit que l'attaque principale aura lieu dans les Ardennes, l'attaque des Pays-Bas et de la Belgique n'étant qu'un leurre pour attirer en Belgique les forces alliées de sorte que la nasse une fois refermée élimine plus complètement les meilleures troupes adverses. Mais en janvier 1940, les papiers saisis sur le pilote allemand, aussitôt communiqués aux États-Majors alliés, font l'effet d'une bombe. Les troupes françaises du front belge et luxembourgeois sont mises en état d'alerte ; il est question d'entrer en Belgique à titre préventif. Le 15 janvier (ou peu s'en faut), le 291^e RI quitte les cantonnements qu'il occupe depuis septembre. Le soldat Doblin abandonne la cabine de Sécheval et la ferme Canot. Le pli cacheté attendra. La guerre redevient présente. L'alerte sera de courte durée, les stratèges français s'étant convaincus que l'Armée allemande ne pouvait attaquer dans des conditions météorologiques aussi défavorables. Toutefois, les troupes en état d'alerte ne rejoignent pas leurs positions initiales. On assiste à un vaste ballet d'unités dont la logique est difficile à pénétrer mais qui, dans le cas qui nous intéresse, consiste à transférer la 52^e DI et donc le 291^e RI du front de la Meuse ardennaise à celui de Lorraine, ⁽¹²⁾. L'équation de Kolmogoroff passe des Ardennes à la Meurthe-et-Moselle et dans des conditions de confort réduites au strict minimum. D'après le rapport du capitaine Camus qui commande la compagnie de Doeblin, la troupe cantonne d'abord quelque part aux Mazures non loin de Sécheval jusqu'au 25 janvier pour prendre un train en gare de Revin et gagner, par chemin de fer, Rosières-aux-Salines, à l'est de Nancy. Le froid est intense. De façon à permettre aux soldats de dégeler leurs chaussures pendant le voyage, des feux sont allumés à chaque arrêt du train. La compagnie de Doeblin cantonne à Grand-Vezin et rejoint à pied Athienville, un petit village lorrain non loin d'Arracourt, chef lieu de canton et siège du PC du régiment. Un bataillon complet de plus de 700 hommes dans un village de moins de 150 habitants, les premières semaines sont difficiles. Doeblin dort « dans un grenier sans poêle dans lequel il neige » mais bientôt sa compagnie s'installe dans des « baraques spécialement construites pour la troupe » dans d'assez bonnes conditions. Doeblin va y demeurer jusqu'au 14 mars 1940. Le 291^e RI doit s'entraîner avant de monter au front. La vie tranquille de garnison reprend, ⁽¹³⁾.

Ce serait donc à Athienville que Doeblin aurait terminé la rédaction du pli, sans doute vers le milieu du mois de février et qu'il l'aurait envoyé à l'Académie. On peut ainsi expliquer les changements de numérotation et de pagination qu'on y constate. Il y a une pagination ardennaise et une pagination lorraine.

Doebelin écrit à Fréchet qu'à un moment donné il en a eu assez de l'équation de Kolmogoroff. Il restait à rédiger la note de 1939 {CR10} et les divers résultats qu'il a obtenus depuis. Pour faire date, il a envoyé, sans doute en même temps que le pli, une seconde note {CR12} présentée par Borel le 4 mars. Il est difficile de donner une chronologie plus précise, en l'absence d'éléments vraiment décisifs. Plutôt que de parachever son manuscrit, il préfère travailler directement sur le « cas mixte » de l'équation de Chapman. Les « conditions locales stochastiques » permettent maintenant au mouvement de passer subitement d'un lieu à un autre sans solution de continuité, (la probabilité d'un déplacement brusque du mouvement X vers un lieu L , entre t et $t + dt$, est égale à $c(X(t), L, t) dt$, pour une donnée locale c vérifiant des conditions naturelles), sinon ils sont « réguliers » au sens du pli cacheté. Il s'agit alors, les « conditions locales » étant données et sous des hypothèses convenables, de déterminer la loi du mouvement satisfaisant à l'équation de Chapman sous une « forme idéale » qui permette de suivre ses évolutions au cours du temps. Ce travail qui a dû commencer courant février va se poursuivre jusqu'au milieu du mois d'avril. Deux mois consacrés au problème général de Bernstein–Kolmogorov sur lequel il réfléchit depuis près de trois ans. Il est vraisemblable que Doebelin ait voulu terminer, avant les beaux jours et une éventuelle attaque allemande, un canevas de travail général sur l'équation de Chapman. Son moral reste bon. D'autant qu'il est assez probable qu'il ait obtenu enfin une permission au milieu du mois de mars et qu'il en ait profité pour aller à l'Institut Henri-Poincaré y chercher les mémoires de Hostinský dont il a besoin, (14).

Pendant la permission de Doebelin (si permission il y a), le 291^e RI quitte la Meurthe-et-Moselle et rejoint à pied en quatre jours le Secteur défensif de la Sarre, sur la Ligne Maginot. Le troisième Bataillon cantonne à Oermingen, dans le Bas-Rhin, dans les casernes construites entre 1936 et 1938 pour l'hébergement des troupes de forteresse assurant la garde des casemates et des blockhaus du secteur, (15). Le 3^e Bataillon va rester à Oermingen jusqu'au 17 avril 1940. C'est pendant le séjour du 291^e RI sur la Ligne Maginot que les soldats des classes trente et au dessous sont échangés contre des soldats plus jeunes des troupes de forteresse, en l'occurrence les 69^e et 82^e RIF. Le soldat Doebelin qui appartient à la classe 35 reste à son bataillon mais la moitié de ses camarades partent et un grand nombre d'officiers sont remplacés. En particulier la compagnie de Doebelin est confiée au capitaine François Renard, un prêtre du diocèse de Soissons. C'est le nouveau chef direct de Doebelin, il le restera jusqu'au 20 juin. Doebelin qui paraît déjà relativement à l'écart dans sa compagnie, où ses travaux sur l'équation de Kolmogoroff ne passionnent guère, va se couper davantage encore des autres soldats qu'il ne connaît pas. Mais cela ne semble pas affecter son ardeur au travail et c'est à Oermingen qu'il rédige trois projets de notes sur l'équation de Chapman. Une seule sera publiée par les soins de Fréchet, {CR13} présentée le 29 avril 1940 par Borel. Comme on l'a dit, le but de Doebelin est de déterminer la « forme idéale » de la solution de l'équation de Chapman correspondant à des conditions locales données avec possibilités de sauts, c'est évidemment encore une série d'intégrales multiples d'ordre croissant, comme chez Hostinský et Feller, mais chacun des termes de la série a maintenant une signification probabiliste claire.

Les deux autres projets de notes rédigés au mois d'avril 1940 sont restés dans les papiers de Fréchet et n'ont été publiés qu'en 1993 dans le volume de Blaubeuren [Cohn, pp. 32–36]. Doebelin est maintenant capable d'énoncer des résultats généraux, sans hypothèses analytiques fortes sur les données, assurant l'existence d'un mouvement mixte dont la loi s'écrit « idéalement ». À la fin de sa lettre d'envoi, il annonce d'autres résultats à venir sur le contrôle des petits sauts, résultats qui n'ont pas été retrouvés et n'ont vraisemblablement pas été rédigés ([Cohn, p. 36]). De la même façon, on ne dispose pas des démonstrations pour les résultats du cas mixte. Les derniers théorèmes de la Ligne Maginot résistent toujours (16).

Le 17 avril 1940, le régiment de Doebelin monte en ligne, à la frontière allemande, sur la boucle de la Blies, entre Sarreguemines et Bliesbruck, où il relève une unité de zouaves. Le PC du 3^e Bataillon est installé à Folpersviller, à l'est du terrain d'aviation de Sarreguemines. Doebelin retrouve la ville (totalement évacuée) où il a passé sa première enfance, de 1915 à 1917, lorsque son père était médecin volontaire à l'hôpital militaire de Saargemünd, le Sarreguemines allemand. C'est d'ailleurs à Saargemünd que son frère Claude est né, (17). Doebelin paraît confiant sur l'issue du conflit, il se préoccupe d'une bourse pour son

retour à la vie civile qu'il estime vraisemblable avant la fin de l'année 1941. Mais Doeblin n'a plus le temps ni la possibilité de travailler. Il renvoie les tirés à part que lui a fait parvenir Fréchet, avec une courte carte postale de remerciements. Elle est datée du 21 avril 1940. Doeblin ne reprendra plus son travail. L'étude de l'équation de Chapman s'achève là pour Wolfgang Doeblin. Deux mois plus tard, il se donne la mort, le 21 juin 1940, à Housseras dans les Vosges où il est enterré avec son père et sa mère ⁽¹⁸⁾.

Notes de l'introduction Hiver 39-40, par B. Bru

⁽⁰⁾ Nous ne rappelons pas ici la biographie détaillée de Wolfgang Doeblin que l'on trouvera dans [Huguet, 1984], [Lindvall, 1991] et [Cohn, 1993]. Indiquons simplement que W. Doeblin est né le 17 mars 1915 à Berlin. Son père Alfred Döblin (1878–1957), qui appartient à une famille juive originaire de Pologne, est neurologue et commence à se faire un nom dans la littérature allemande d'avant-garde. Il connaît la célébrité en 1929 après la publication de son roman *Berlin Alexanderplatz*. La famille Döblin est contrainte à l'exil en mars 1933 après l'incendie du Reichstag et le vote des pleins pouvoirs à Hitler. Elle s'établit à Paris où Wolfgang Doeblin s'inscrit à la rentrée 1933 en licence de mathématiques à la Sorbonne. À la fin de l'année 1935, Doeblin entreprend des recherches sur la théorie des chaînes de Markov sous la direction de Maurice Fréchet.

⁽¹⁾ Le 291^e RI a été formé à Mézières le 24 août 1939 à partir d'éléments du 91^e RI, de gardes républicains mobiles (GRM) et de réservistes rappelés. C'est l'un des trois régiments de la 52^e Division d'Infanterie formée à la même date. Il s'agit d'un régiment de série B du type Nord-Est dont le recrutement est toutefois qualifié de « très bon » dans « l'historique succinct des grandes unités françaises 39-40 », [SHAT, 1963, p. 597–612]. La 52^e DI commandée par le général Échard est une des divisions du 20^e Corps d'Armée du général Hubert, rattaché à la 3^e Armée du général Condé.

Le 291^e RI est confié au lieutenant-colonel André Modot qui vient du 91^e RI ainsi que le commandant Berck, chef d'État-major du régiment. La compagnie d'instruction du 6^e bataillon du 91^e RI à laquelle appartient Doeblin à Givet au moment de la mobilisation, est affectée en partie au 291^e RI, on ne peut donc pas parler, à son égard, de mesure discriminatoire visant à éloigner des unités d'active un sursitaire né Allemand. W. Doeblin, ainsi que onze de ses camarades de Givet, rejoint la Compagnie d'accompagnement du troisième Bataillon aux ordres du commandant Gaston Charles, du cadre de réserve. La compagnie de Doeblin, la CAB3, est commandée par le capitaine Camus des GRM qui, par chance (et par devoir, il était officier d'active), a répondu au questionnaire du ministère des Armées de juin 1945, de sorte qu'on dispose, dans le carton 34N174 des archives du 291^e RI, du compte-rendu des activités de sa compagnie du 25 août 1939 au 15 avril 1940, date à laquelle la CAB3 est confiée au capitaine Renard et que lui-même rejoint l'État-major du bataillon. Si bien que nous connaissons de façon relativement précise les divers cantonnements de Doeblin pendant la drôle de guerre. D'autant que nous savons de sources confirmées que Doeblin était soldat téléphoniste de son bataillon et que nécessairement il cantonnait au PC du bataillon, pour assurer les gardes à la cabine téléphonique. Le commandant Charles et le commandant Berck ayant eux aussi répondu au questionnaire de 1945, il est possible de recouper leurs rapports et d'atteindre une certitude raisonnable sur les lieux où Doeblin a rédigé le pli cacheté dont il s'agit. L'idéal aurait été d'obtenir des témoignages directs pour tous les cantonnements ainsi repérés, cela n'a été possible à ce jour que pour le premier d'entre eux, Sécheval, en dépit d'efforts divers dont il serait trop long de relater les péripéties.

Le capitaine Renard qui a eu Wolfgang Doeblin sous ses ordres du 15 avril au 20 juin 1940 n'a pas rédigé de compte-rendu d'activités à son retour de captivité en Allemagne. En revanche il a correspondu avec Marie-Antoinette Tonnelat et Erna Döblin ; cette correspondance se trouve à Marbach et de larges extraits en ont été publiés dans le volume Doeblin des *Contemporary Mathematics* [Cohn, 1993], on s'y reportera. Dans le même fonds d'archives de Marbach et dans les archives Fréchet de l'Académie des sciences de Paris, on trouve plusieurs lettres de Wolfgang Doeblin qui permettent de préciser ou de recouper certains des éléments d'information que nous rapportons, appartenance à telle ou telle compagnie, secteurs postaux, etc. Monsieur Joseph Caquelard, président de l'Association des anciens combattants des 91^e et 291^e RI,

les « Sangliers », a bien voulu lancer une enquête auprès de ses adhérents pour réunir d'autres témoignages dont nous ferons état le cas échéant.

(²) L'incorporation de Doeblin a effet au 15 octobre 1938, elle a été retardée par la crise tchèque et ce n'est que le 3 novembre qu'il est arrivé au Corps. Le 91^e Régiment d'Infanterie est une unité de temps de paix au passé glorieux, il porte la fourragère de la croix de guerre 14-18. Commandé par le colonel Jacques, fort de six bataillons, il est stationné à Mézières, Laon, Stenay, Hirson et Givet. Wolfgang Doeblin est incorporé à Givet le trois novembre 1938 dans la 11^e compagnie du régiment où il reste jusqu'au 25 août 1939. Il a été affecté sans doute au printemps 39, à une date que nous ignorons, au 21^e BI, le bataillon d'instruction du 91^e RI, où il suit un peloton d'élèves-caporaux de trois mois. Ce bataillon forme un des « noyaux actifs » du 291^e RI (Archives de Vincennes, carton 34N103, dossier 4, qui précise que les noyaux actifs auraient dû percevoir la tenue kaki réglementaire avant de rejoindre leur nouveau régiment mais qu'un retard imprévu a empêché la chose, de sorte que les soldats ont conservé leur tenue d'instruction de drap bleu. Cette pièce est intéressante en ce qu'elle constitue l'une des rares pièces authentiques des archives du 91^e). C'est dans la nuit du 21 au 22 août 1939 que le régiment a dû préparer les mesures 2-2-24 et 29 du mémento, préliminaires à la mobilisation générale qui de fait commence le 25 août par le rappel de 370.000 réservistes. La déclaration de guerre est effective le 2 septembre à 17 heures. La mobilisation générale ne sera terminée qu'à la fin du mois de septembre, *e.g.* [Benoist-Méchin, p. 880].

Le 91^e RI est rattaché le 25 août 1939 à la 3^e Division d'Infanterie Motorisée du général Bertin-Boussu, l'une des sept divisions motorisées de l'Armée française de 39-40. La 3^e DIM dépend du 21^e Corps d'Armée du général Flavigny appartenant à la deuxième Armée du général Huntziger. Les deuxième et troisième Armées font partie de Groupes d'Armées (GA) différents. Le 91^e RI rattachée au GA 1 du général Billotte se battra courageusement du 14 au 24 mai 1940 au sud de Sedan et participera aux combats du Mont-Dieu, voir [Giuliano, 1990], il sera fait prisonnier le 18 juin 1940 à Beaune en Côte d'Or (à cette date, le Groupe d'Armées von Rundstedt parti de la Meuse et de l'Aisne le matin du 9 juin a dépassé Mâcon au sud et rejoint la frontière suisse à l'est). Le 291^e RI rattaché au GA 2 du général Prételat se battra du 15 au 19 juin 1940 dans la trouée de la Sarre et jusque dans les Vosges où il sera fait prisonnier le 22 juin 1940 à La Salle. Deux destins militaires indépendants qui ne simplifient pas la recherche des témoignages.

(³) Wolfgang Doeblin devait être promu caporal à l'issue du peloton d'élèves caporaux qu'il a suivi à Givet pendant l'été 39. Il est en effet arrivé deuxième de sa promotion à l'examen final du 10 août [Cohn, p. 27]. Malheureusement les nominations ont effet au premier septembre, entre-temps le bataillon de Givet est dissous et Doeblin affecté à un autre régiment. De sorte que les tentatives de promotion de Doeblin n'auront eu que le double effet de l'empêcher de terminer son manuscrit sur les ensembles de puissances et de lui faire rejoindre le 291^e RI sans promotion.

Monsieur Paul Beaujot de Fromelennes dans les Ardennes a été incorporé au printemps 1939 dans la compagnie de Vincent Doblin, Caserne Charbonnier, rue de l'Hôpital, à Givet. Il a suivi avec lui le peloton d'élèves caporaux du 91^e RI.

Monsieur Beaujot avait à l'époque 18 ans et se souvient fort bien du soldat Doblin. Ce dernier profitait des heures de cours théoriques pour rédiger ses résultats sur les ensembles de puissances (le dernier théorème de Givet). Les sous-officiers instructeurs le rappelaient fréquemment à l'ordre, au motif qu'il faisait des calculs sans rapport avec la théorie du programme (« Doblin répétez ce que je viens de dire », et souvent Doblin répondait juste, il fut d'ailleurs major de sa promotion pour les épreuves théoriques en dépit du pronostic réservé de son caporal-chef).

Vincent Doblin parlait peu. Le plus souvent plongé dans ses mathématiques, il se tenait à l'écart de ses camarades, seul avec son passé dont il ne pouvait parler (il se disait alsacien), avec son avenir improbable et ses pensées incommunicables. Monsieur Beaujot nous dit que Doblin, s'il l'avait voulu, aurait certainement pu faire valider sa promotion de caporal au 291^e. Lui-même, affecté au 348^e RI, un régiment au destin parallèle, a été promu caporal très normalement. Mais le soldat Doblin ne demandait jamais rien.

En novembre 39, après avoir repris son travail, Doebelin, dans une lettre à Fréchet, manifeste son désir de suivre un peloton d'officiers de réserve « duquel, dit-il, je ne sortirai probablement pas officier mais au moins sergent », ce qui lui permettrait de toucher une solde qui ne se limite pas au prix d'un journal et surtout de travailler dans de meilleures conditions. En mars 1940, alors qu'il est en Lorraine, Doebelin a effectivement fait une demande d'admission au peloton d'élèves-aspirants qui doit commencer en juin. L'Armée allemande ne l'a pas voulu.

On peut s'interroger sur les raisons de Doebelin à cet égard. Il n'est pas douteux que W. Doebelin refuse tout passe-droit qu'il aurait sans doute obtenu facilement aussi bien avant son incorporation, comme élève de Fréchet et Borel dont l'entregent est proverbial, que pendant la drôle de guerre, son père étant alors, avec le germaniste Robert Minder, membre du cabinet de Jean Giraudoux chargé de l'information et de la propagande (voir à ce sujet les travaux de Louis Huguet qui a été l'assistant de Minder au Collège de France). Claude Doblin, le frère cadet de Wolfgang, nous écrivait à ce sujet, le 11 mars 1992 : « Lorsque nous avons passé le Conseil de révision, je lui avais proposé de faire comme moi la préparation militaire pour pouvoir choisir son arme, sa garnison, et pouvoir suivre plus tard une école militaire. Il avait refusé en me disant qu'il voulait remercier la France de l'avoir accepté comme citoyen sans favoritisme. Il a fallu de longs mois à ma mère en 1940 pour le convaincre de faire les EOR, mais hélas c'était trop tard, l'offensive allemande avait commencé. »

D'un autre côté l'absurdité des règlements auxquels il est soumis doit lui sembler inutilement pesante et irresponsable, d'autant qu'il sait pour l'avoir vécue à Berlin la nature du régime nazi et qu'il est parfaitement conscient de l'importance de ses travaux mathématiques. Pris entre des impératifs aussi divergents, on imagine les difficultés que Doebelin a dû éprouver à les vivre. Ayant une conscience vive de ce qui se passe en Allemagne et en Europe, Doebelin refuse tout favoritisme, sa manière à lui de se battre. Il a la volonté du sacrifice et le prouvera le moment venu, mais il doit parfois penser que trop c'est trop.

⁽⁴⁾ Sur l'œuvre mathématique de Doebelin, on se reportera à l'article de synthèse de Torgny Lindvall [1991] qui est très complet et fort bien fait. Cet article inclut une bibliographie détaillée de W. Doebelin que nous avons reprise ici. On consultera également l'article historique de Lévy [1955] et les comptes-rendus de la Conférence Doebelin qui s'est tenue à Blaubeuren en Allemagne du 2 au 7 novembre 1991 [Cohn, 1993]. Cette dernière publication contient en particulier la correspondance de W. Doebelin avec Fréchet, Lévy et Doob à laquelle nous ferons souvent référence.

Le livre de Doob sur la théorie des processus stochastiques [1953] donne une analyse en profondeur des travaux de Doebelin sur l'équation de Chapman dans le cas discontinu $\{10\}$. On consultera également [Lindvall, 1992], [Feller, 1966], [Chung, 1960, 1964, 1992], [Loève, 1955], [Lévy, 1948, 1956], [Breiman, 1968], etc.

⁽⁵⁾ Pour mieux faire comprendre son état d'esprit à Givet, nous reproduisons ci-dessous une lettre de Wolfgang Doebelin à Michel Loève qui se trouvait dans les archives Loève de Berkeley, restituées à Line Loève par Lucien Le Cam. Cette lettre n'est pas datée mais on peut penser, d'après le contexte, qu'elle a été écrite à la fin du mois de mars 39 ou au début de celui d'avril (peu avant Pâques qui, en 1939, tombait le dimanche 9 avril).

Michel Loève, (1907–1979), né à Jaffa en Palestine de parents juifs russes, est de nationalité égyptienne, mais appartient à la communauté juive d'Alexandrie de culture française ; il a fait ses études au Lycée français d'Alexandrie et à la Sorbonne. Il s'est marié en 1934 à Alexandrie avec Line Cohen (1914–1992), de nationalité française. Le couple s'est établi à Paris avec leur tout jeune fils en septembre 1935. Michel Loève est professeur de mathématiques à l'école Notre-Dame-de-Boulogne, un collège catholique dirigé par l'abbé Bessières ; il le restera jusqu'en juillet 1942. Après divers travaux en physique théorique et en actuariat, il a entrepris en 1938 une thèse sur « l'étude asymptotique des sommes de variables aléatoires liées », sous la direction de Fréchet, thèse qu'il soutient à Paris le 21 juin 1941 devant Fréchet, Valiron et Henri Cartan. Interné au camp de Drancy en janvier 1944, il n'échappe à la mort que d'extrême justesse (sa femme, elle-même internée à Drancy avec son fils en avril 44, réussit à le faire transférer dans le Camp

d'internement anglais de Vittel, pour la raison qu'il est membre de la Mission universitaire égyptienne en France, sous protectorat britannique). À la demande de J. Neyman qui veut un représentant de l'école probabiliste parisienne dans le Laboratoire de statistique qu'il dirige à Berkeley, Loève émigre après la guerre aux États-Unis. Professeur à Berkeley de 1947 à 1977, il forme au calcul des probabilités une génération entière de mathématiciens américains et par rebond quelques uns des probabilistes français des années cinquante et soixante.

Loève connaît bien Doeblin pour l'avoir côtoyé de 1936 à 1938 à la bibliothèque de l'Institut Henri-Poincaré où ils travaillent régulièrement tous les deux. Il n'est pas facile de saisir la nature des relations entre Doeblin et Loève. Il semble toutefois que Loève se soit intéressé au calcul des probabilités et en ait saisi la valeur esthétique au contact de Doeblin qui l'a introduit à l'œuvre de Lévy et à la sienne propre : « in mathematics, as in any form of poetry, the reader has to be a poet in posse » ([Loève, 1955/1977, préface de la 3^{ème} édition]. *Theory of Probability* de Loève a été pendant vingt ans le livre de référence des probabilistes mathématiciens. D'une grande rigueur de forme, sa poésie n'apparaît en puissance qu'au lecteur averti).

La lettre reproduite ci-dessous n'a pas été publiée dans le volume de Blaubeuren. On notera le vouvoiement que Doeblin adopte avec Loève comme avec tous les mathématiciens de l'IHP, notamment Fortet et Ville et bien sûr ses maîtres Fréchet, Lévy, Darmonis.

Mon cher ami,

Cela fait 3 mois que je n'ai pas été à Paris et j'ignore quand je pourrai y aller. Je vous verrai peut-être à la Pente-Côte. Il y a bien les permissions de 36h, seulement j'ai de la malchance et je ne réussis pas à en avoir. D'abord depuis le commencement de février jusqu'à il y a 2 semaines on a supprimé les permissions de 36h sous prétexte de grippe et angine au quartier, puis, il y a une semaine on les a rétablies, mais trop tard pour que je pouvais en avoir. Cette semaine, j'ai réussi à me faire accorder une permission de 36h, mais je récolte 2 jours de consignes que j'ai d'ailleurs bien mérités, parce que mon arme portait des tâches de rouille. On s'est borné heureusement à me supprimer la permission de 36h. A Pâques, je ne veux pas venir pour 2 jours parce que la bibliothèque est fermée, en 15 jours peut-être...

Je ne verrai donc pas sitôt une bibliothèque. Or il y a 2 choses que je voudrais bien connaître 1) mon mémoire dans le *Bull. Sciences Math.* sur les variables indépendantes est-il paru ? 2) le dernier référéat du *Zentralblatt* de mes travaux que j'ai vu est celui de ma thèse, je vous serais reconnaissant, si le travail ne vous paraît pas trop long, si vous pouviez me copier les référats parus depuis.

Qu'est ce qu'il y a de nouveau en calcul des Prob. ? Sur quoi travaillez vous en ce moment ?

Physiquement je vais bien, je continue d'engraisser. Moralement, si je ne suis pas si malheureux qu'au début, j'ai de temps en temps des crises de cafard, pour la première fois depuis que je suis au régiment et même pour la première fois dans ma vie.

L'impossibilité d'aller en perm. a eu au moins pour conséquence que j'apprenais ce que c'était. En dehors de cela, l'exercice n'est pas trop dur, la discipline non plus. Il y a pas mal de réservistes qui sont arrivés ici.

J'espère vivement de pouvoir venir à Paris en 15 jours, car si je ne peux pas y aller en 15 jours, je risque fort de ne pas pouvoir y venir avant la Pente-Côte. j'espère que Mme Loève et le petit se portent bien.

Je vous prie de bien vouloir saluer de ma part Datzeff et Faivre.

Avec mes meilleurs hommages à Mme Loève et mes meilleurs souvenirs.

W. Doeblin 91^e RI PECV Givet (Ardennes).

Indiquons rapidement que le mémoire du *Bull. Sci. Math.* {9} dont il est question contient l'étude des triangles de variables aléatoires et des domaines d'attraction à l'aide des notions de concentration et de fonction à variations régulières, voir [Lindvall, 1991]. Il a été rédigé par Doeblin début février 1938, envoyé

au Bulletin le 15 du même mois et reçu par l'imprimeur le 26 juillet 1938. Les dernières épreuves sont datées du 31 octobre 38. Doebelin a dû les corriger juste avant son départ pour Givet. Le mémoire a paru dans le tome 63 du Bulletin en février 1939. Signalons que la généralisation au cas vectoriel annoncée par une note dans le même volume des CRAS de 1938 que l'équation de Kolmogoroff, {CR8}, n'a jamais été rédigée par Doebelin. Dans la deuxième moitié du mois de février 38, Doebelin entreprend l'étude générale des ensembles de puissances. Il publie aussitôt deux notes {CR6,7} annonçant ses résultats qu'il reprendra et développera à Givet précisément au moment où il écrit cette lettre à Loève.

On trouve des référats des travaux de Doebelin dans les tomes 14 à 24 du Zentralblatt de 1936 à 1941, ils sont signés Feller, Kolmogoroff, Khintchin, Doob, Hostinský, de Finetti, Ville, Kamke, Sz. Nagy. Les comptes-rendus des travaux de Doebelin, contenus dans les premiers tomes des *Math. Reviews* à partir de 1940, sont dus à Doob.

Assène Datzeff était un élève bulgare de Louis de Broglie à l'Institut Henri-Poincaré avec qui Doebelin avait sympathisé. Alfred Faivre était le concierge-bibliothécaire de l'IHP où il disposait d'un logement de fonction.

Notons que W. Doebelin signe sa lettre de son nom allemand et qu'il ne change son nom en Vincent Doblin dans ses publications qu'au début de l'année 1940, [1940a,c], et encore le pli cacheté est-il signé W. Doebelin qui date de février 40 ainsi que la seconde note sur l'équation de Kolmogoroff [1940b].

(⁶) C'est l'avis de Paul Lévy qui, pour convaincre Erna Döblin de déposer les manuscrits de Givet à l'Académie des sciences, lui écrit le 30 septembre 1947 : « Le dépôt à l'Institut serait surtout intéressant pour les papiers inachevés qu'on renoncera sans doute à publier. Il est possible que dans vingt ans, la science ayant fait de nouveaux progrès, quelqu'un ait l'idée de rechercher ces papiers et comprenne mieux que nous ce que votre fils avait voulu dire. » (Archives de Marbach). Il est d'ailleurs dommage qu'Erna Döblin n'ait pas déposé par la même occasion l'ensemble des brouillons de son fils dont certains contiennent des résultats importants non publiés ailleurs (par exemple les démonstrations de {CR10}), il est encore plus dommage que Lévy et Fréchet, qui, tous deux, avaient eu connaissance de l'existence du pli cacheté, n'en aient pas demandé l'ouverture et la publication, tous les résultats qu'il contenait étant alors originaux et importants. Mais ni Lévy ni Fréchet n'avaient la mémoire très fiable, surtout sept ans après les faits. Ils avaient même oublié que le manuscrit sur les ensembles de puissances qu'ils vont publier dans les *Annales de l'ENS* en 1947, {13}, avait été envoyé directement par Doebelin à Steinhaus pour la revue *Studia Mathematica* et que Steinhaus l'avait effectivement déjà publié en 1940, voir à ce sujet [Cohn, p. 27 et 54]. On trouve à Marbach la demande d'autorisation de publication d'un mémoire dans une « revue polonaise paraissant à Lwow », adressée par « le soldat de 2^{ième} classe W. Doebelin, Mle 14292 », sous couvert du lieutenant Durieux, commandant la 21^e compagnie et du commandant Caye chef du 6^e Bataillon de Givet, au Colonel commandant le 91^e RI à Mézières, datée du 17 juillet 39. L'autorisation a été accordée par retour de courrier, le 20 juillet 39 (Archives de Marbach). De sorte que le manuscrit a dû être envoyé à Steinhaus depuis Givet à la fin du mois de juillet 39, un mois avant l'entrée des troupes germano-soviétiques en Pologne. Il serait curieux de savoir combien de demandes analogues ont été formulées pendant la même période. Notons incidemment que le commandant Caye, chef du bataillon de Doebelin à Givet, a été affecté à l'État-Major de la 52^e DI lors de la dissolution du 6^e Bataillon fin août 39, il sera ensuite chef de corps du 174^e RIF sur la Ligne Maginot, Secteur de La Sarre.

(⁷) Alors que le soldat Doblin est sur le front de la Sarre, l'aspirant Grange du « Balcon en forêt », [Gracq, 1958], occupe au printemps 40, les positions fortifiées en partie par le 291^e RI pendant l'hiver 39-40, au dessus de Monthermé. On pourrait même imaginer que la ligne téléphonique qui relie l'aspirant Grange au PC de son bataillon a été posée par le soldat Doebelin aux prises avec une formule délicate de la théorie des mouvements réguliers, alors que la lumière filtre à travers la pluie de la forêt ardennaise et que l'attente d'une catastrophe indéfinissable donne à la scène une épaisseur surréelle.

Les défenses des méandres de la Meuse n'ont toutefois pas empêché le 41^e Corps blindé allemand du général Reinhardt de franchir la Meuse à Monthermé le 13 juin 40 dans le même temps que le 39^e Corps

blindé (général Schmidt) la franchissait à Dinant et le 19^e Corps blindé (général Guderian) à Sedan. Les éléments avancés du Groupe d'Armées von Rundstedt atteindront la mer le 20 mai achevant l'encerclement des meilleures troupes françaises, du corps expéditionnaire britannique et des armées belges et hollandaises.

(⁸) Wolfgang Doeblin cantonne au PC du bataillon où il assure les gardes téléphoniques régulièrement. En général les officiers des régiments en campagne logent dans des chambres réquisitionnées chez l'habitant et les hommes de troupe dans des granges ou des greniers sur la paille. Doeblin a la chance de dormir dans une ancienne cuisine où il y a possibilité de faire du feu, mais sans lumière apparente selon les instructions de la Défense passive. Le bâtiment où il loge appartient à la famille Canot établie de longue date à Sécheval. Émile Canot, âgé à l'époque de 14 ans, se souvient très bien du soldat Doblin qui venait à la ferme vers 20h, boire un bol de lait encore chaud de la traite du soir. Il avait le teint très blanc, les lunettes rondes que l'on voit sur sa photo. Il parlait lentement en un français très maîtrisé avec un léger accent allemand. Émile Canot qui vit maintenant à Vic-en-Bigorre se souvient particulièrement d'une conversation qui l'avait frappé ; un soir de confiance, Vincent Doblin leur avait dit qu'il était juif, que jamais il n'accepterait d'être prisonnier des Allemands et qu'il gardait toujours sur lui une balle pour se tuer si par malheur il était pris. Il s'agit d'un témoignage indiscutable, qui en confirme d'autres, et démontre une fois de plus la détermination de Doeblin, en même temps que sa prescience de ce qui va arriver, qu'il sent en lui à chaque instant.



La ferme Cannot, rue Dauphine à Sécheval, vers 1995.

Wolfgang Doeblin était à Berlin au moment de l'incendie du Reichstag et du boycott musclé des magasins juifs. Il était alors élève au Königstädtisches Reformrealgymnasium zu Berlin (NO 18 Elisabethstrasse 57/58) et l'un des meilleurs de sa classe. Sachant sa fierté et son engagement politique, il n'est pas difficile d'imaginer ses sentiments. Toujours est-il que sa décision est prise dès ce moment-là, il se tuera plutôt que de dépendre ne serait ce qu'une seconde de l'autorité allemande dévoyée. En France il a suivi de très près la situation allemande et sa volonté n'a fait que se durcir, et encore davantage après son incorporation et la Nuit de cristal, en novembre 1938. On ne comprendrait pas, sans doute, la froideur déterminée de son suicide à Housseras, si l'on ne connaissait pas ces événements-là. On ne comprendrait pas non plus tout à fait qu'il ait tenu à poursuivre jusqu'au bout son travail mathématique alors que tout concourt à l'en empêcher, son moral engourdi, les conditions matérielles aussi peu propices que possible, l'ambiance générale d'un bataillon français pendant la drôle de guerre. Il savait qu'il devrait se tuer, alors que son œuvre mathématique était parmi les plus prometteuses de sa génération. Quitter la vie ne lui coûtait pas puisque c'était la seule victoire possible sur la barbarie nazie mais c'était en même temps renoncer à la création mathématique et d'une certaine façon mourir deux fois. Dilemme impossible et en même temps évidence qu'il le trancherait de la façon que l'on sait.

(⁹) Cette phrase est extraite d'un exposé de séminaire dont le texte se trouve dans les archives de Marbach. Il s'agit vraisemblablement d'un exposé au séminaire Hadamard de mars 1938. Le séminaire

Hadamard est alors depuis vingt ans le centre d'échanges mathématiques le plus prestigieux de France et l'un des plus célèbres en Europe. On imagine que pour Doeblin c'est un honneur d'y parler et le choix de son sujet est particulièrement intéressant. Il vient de terminer des travaux importants sur la théorie des variables indépendantes, il préfère n'en rien dire et parler de l'équation de Chapman en général alors qu'il a achevé l'étude du cas discontinu mais qu'il ne paraît pas avoir progressé dans l'étude du cas continu, a fortiori du « cas mixte ». Sans doute s'agit-il pour lui de marquer son territoire dont il est assuré d'avoir les principales clés ?

Dans les brouillons de Doeblin déposés à Marbach, on trouve, dans le plus grand désordre, des bribes d'équations de Chapman. Nous en avons reproduit certaines en annexe, les plus accessibles. Il existe également un début d'article intitulé « Sur la méthode de Lindeberg ». Ce début étant très court, nous le donnons ci-dessous. On pourrait le dater de la fin de 1937 pour fixer les idées.

« Dans un certain nombre de problèmes du calcul des probabilités on utilise avec succès certaines méthodes des équations aux dérivées partielles.

La démonstration de Lindeberg du théorème sur la loi de Gauss est aujourd'hui bien connue. M. Kolmogoroff (Übertragungssatz) a prouvé que la même méthode était applicable à des problèmes relatifs à l'équation de Chapman-Kolmogoroff. Depuis MM. Petrowski et Khintchine ont prouvé que certains problèmes sur les mouvements aléatoires revenaient à des problèmes aux limites pour des équations aux dérivées partielles du type parabolique (nous nous bornons au cas des mouvements sur une droite) en appliquant une méthode un peu différente. »

Doeblin fait ici allusion au § 12 du mémoire de Kolmogorov [1931], « Die Lindebergsche Methode. Übergang von den diskreten zu den kontinuierlichen Schemata. » dans lequel Kolmogorov montre comment la méthode de Lindeberg [1922] permet de rendre rigoureux l'un des principes de base de Bachelier [1900, 1912], le passage des schémas discrets aux schémas continus, ce que Bachelier appelle la méthode hyperasymptotique. Dans le pli, Doeblin fait référence au « Übertragungssatz » de Kolmogorov, pages 45-46, théorème XIX, qui montre que la loi F sous certaines conditions satisfait une équation aux dérivées partielles, théorème évidemment inspiré de Kolmogorov et dont ce commencement pourrait être une première version abandonnée à plus tard. Pour les allusions à Petrowski et Khinchin et le lien avec les problèmes aux limites des équations paraboliques, voir les notes ⁽⁸⁾ et ⁽¹⁵⁾ du pli cacheté, ci-dessous.

⁽¹⁰⁾ Wolfgang Doeblin a bien été reçu en juin 1938 à l'examen de Physique générale, [Cohn, p. 41]. Doeblin avait été reçu à la session de juin 1935 au certificat de Calcul différentiel et intégral. Comme il avait obtenu l'année précédente Mécanique rationnelle et Calcul des probabilités (option statistique), il était ainsi titulaire de la « licence de doctorat », qui lui permettait de s'inscrire en thèse, ce qu'il a fait à la fin de l'année 1935. Doeblin s'était inscrit au certificat de Physique générale au début de l'année universitaire 1934-1935 mais il ne s'est pas présenté à l'examen et n'a vraisemblablement pas suivi les cours. Pendant cette année universitaire 34-35, il paraît s'être consacré totalement à l'acquisition d'un bagage mathématique de base qu'il ne possédait pas. Il est possible également qu'il ait commencé à réfléchir à certains problèmes de calcul des probabilités que lui aurait posés Darmois. Darmois a eu Doeblin comme étudiant en 1934 et paraît avoir remarqué aussitôt son étonnante vivacité d'esprit. Darmois s'intéressait alors à l'arithmétique des lois de probabilité, de sorte que Doeblin ne pouvait résoudre les problèmes qu'il lui posait sans disposer d'une culture analytique et probabiliste suffisante. Parmi ces problèmes on peut supposer qu'il y avait la conjecture de Lévy sur la loi de Gauss ([1934, § 10]) que Cramér résoudrait en 1936 à l'aide de la théorie des fonctions analytiques, [1936], mais aussi des problèmes sur les lois quasi-stables. Cette hypothèse est confirmée par la dédicace qui figure sur l'exemplaire de Darmois de la thèse de Doeblin : « A Monsieur Georges Darmois. Avec mes remerciements sincères pour m'avoir donné des sujets de thèse trop difficiles me forçant à me familiariser avec les méthodes modernes du calcul des Probabilités », [Cohn, pp. 40-41]. L'année 1934-1935 aurait donc été pour Doeblin une année de formation fondamentale. On ne disposait pas des notes obtenues par Doeblin à l'examen de Calcul différentiel et intégral, le registre d'examens de l'année 1935 étant manquant aux Archives nationales. Nous savons maintenant que Wolfgang Doeblin a suivi pendant toute l'année universitaire 34-35 les séances d'exercices de calcul différentiel et intégral

dirigées à l'IHP par André Magnier, un normalien de la promotion 1928. Comme on le sait, il n'y avait pas alors de postes d'assistant en mathématiques ; aussi pour permettre aux étudiants non encadrés dans une école normale de réussir des examens souvent difficiles, des normaliens en cours de thèse étaient chargés de travaux pratiques. Il se trouve que Doebelin est particulièrement bien tombé, André Magnier étant d'une parfaite conscience professionnelle. Non seulement il préparait très soigneusement ses leçons mais il donnait chaque semaine des problèmes intéressants, généralement tirés de « Pólya et Szegő », et les corrigeait avec une grande rigueur. Magnier a conservé dans ses archives personnelles toutes les notes de devoirs rendus par ses étudiants, notamment celles du jeune Doebelin ; des notes moyennes ou assez bonnes au début, qui deviennent excellentes au fil du temps, des 17, 18 et 19 en séries (jamais 20, paradis des bons élèves français). Magnier avait d'ailleurs été frappé de la façon très remarquable dont Doebelin rédigeait ses devoirs, toujours avec une extrême concision, n'indiquant que les idées et les étapes importantes, mais sans rien omettre qui puisse nuire à la précision de ses raisonnements. Doebelin avait de son côté gardé tous les devoirs corrigés par Magnier ; ils se trouvent dans les archives de Marbach, près du Musée Schiller. Magnier, qui est décédé depuis peu, avait également conservé les notes d'examens de ses étudiants et ses appréciations de fin d'année sur leur travail. Nous disposons donc maintenant des notes manquantes de l'examen de Calcul différentiel et intégral, confirmant les progrès académiques de Doebelin qui se trouve en juin 1935 au niveau mathématique des meilleurs étudiants parisiens, excepté dans les disciplines plus typiquement françaises auxquelles l'enseignement des Gymnasium allemands ne saurait préparer, la géométrie infinitésimale par exemple, comme le souligne Magnier dans son appréciation, [Magnier, 1995]. C'est ainsi qu'aux trois épreuves écrites, Doebelin a obtenu les notes suivantes : épreuve de Denjoy (équations différentielles et aux dérivées partielles) 15 sur 15, épreuve de Fréchet (analyse de Fourier) 19 sur 25, épreuve de Garnier (géométrie différentielle) 14 sur 20. Quant aux épreuves orales, il a obtenu 28 sur 40. Soit un total de 76 sur 100, la quatrième meilleure note des 31 reçus parmi les 120 candidats de la session de juin 1935 et la mention Bien (il y eut trois mentions « Très Bien » et un maximum de 90 sur 100). On notera que Denjoy, comme Darmois l'année précédente, a aussitôt remarqué l'extraordinaire agilité d'esprit du jeune Doebelin. Il le présentera, avec Darmois, à la SMF dès novembre 1935.

André Magnier a joué un rôle dans le milieu mathématique français, dans ces années là, à l'IHP, comme secrétaire du séminaire Julia, [Magnier, 1994], et après la guerre, comme inspecteur général de mathématiques. Il a également été un remarquable professeur, l'un de ceux qui ont attiré Doebelin vers l'Analyse, sans d'ailleurs que Magnier lui-même s'en rende pleinement compte, puisqu'il ignorait en 1995 que Doebelin eût conservé un nom en mathématiques. Doebelin avait noté dans son carnet l'adresse d'André Magnier peut être pour lui envoyer ses vœux ou ses travaux. Rencontres silencieuses, à peine esquissées, parfois riches, inoubliables.

André Magnier se souvient avoir revu Wolfgang Doebelin régulièrement l'année suivante à la bibliothèque de l'IHP. Apprenant qu'il entreprenait des recherches en calcul des probabilités, il aurait essayé de le convaincre que la topologie était un domaine d'analyse plus prometteur. Doebelin n'avait alors plus besoin de conseils d'aucune sorte et n'a tenu aucun compte de l'avis de Magnier, qui toutefois indique assez l'état de l'opinion parisienne du temps sur l'avenir des mathématiques et du calcul des probabilités.

⁽¹¹⁾ Dans une lettre datée du 30 juillet 1938, adressée à Sigmund Pollag, un ami de son père qu'il a connu pendant son bref séjour à Zurich de mai à juillet 1933, Doebelin écrit : « Quant à moi, je prends le sac sur le dos et je marche (le temps du stop est révolu) de Montbéliard à Lausanne en zigzagant le long de la frontière suisse mais sans pénétrer en Suisse avant Vallorbe, le change ne me le permet pas, je traverse le Léman, je monte la vallée de la Dranse (illisible, peut être Les Gets), Saint-Gervais, puis je ne sais pas encore comment je joindrai Nyon et la chaîne du Jura et je marche sur Besançon. » Ce qui laisse une certaine latitude d'appréciation du lieu où Doebelin a pu travailler l'équation de Kolmogoroff. D'autant que dans une lettre écrite fin septembre au même, Doebelin explique qu'au cours de sa randonnée il en a profité pour visiter un peu de Suisse, les Franches Montagnes, les Gorges du Taubenloch, Chasseral, la Chaux-de-Fonds, Lausanne, St-Cergue, etc. (voir dans la partie III, la lettre à S. Pollag, p. 1151).

(¹²) On se reportera à [Benoist-Méchin, 1958] pour une analyse des plans de l'OKW et de l'alerte belge (en particulier, pp. 52 et 775–778) et au premier tome de l'*Histoire de la Ligne Maginot* de Roger Bruge pour une description imagée de la « noria » des troupes françaises pendant l'hiver 39-40 [1973, chapitre VI].

(¹³) L'incertitude demeure sur l'emplacement exact de ces « baraques spécialement construites pour la troupe » dont parle Doeblin dans une lettre à Fréchet du 12 mars 1940, [Cohn, p. 30]. Les archives du 291^e sont sur ce point assez confuses. Les seuls éléments dont nous disposons actuellement sont les suivants. Le 291^e RI arrive le 26 janvier en gare de Rosières-aux-Salines et gagne à pied des cantonnements situés entre Serres et Arracourt sur la D 72. D'après le rapport du capitaine Camus, commandant la compagnie où se trouve Doeblin, la CAB3 a cantonné à Athienville du 27 janvier au 14 mars 1940. Athienville serait donc le « petit bled de 150 habitants environ » décrit par Doeblin dans la lettre citée ci-dessus. Ce rapport est confirmé par ceux du lieutenant Bouleau, curé de Lesdins dans l'Aisne, et du sous-lieutenant Lévêque qui précisent que non seulement la CAB3 mais tout le 3^e Bataillon cantonne à Athienville et donc aussi le PC du bataillon où Doeblin travaille l'équation de Chapman (Archives de Vincennes 34N174). Toutefois nous n'avons pas réussi à ce jour à trouver un témoignage incontestable de la présence de Doeblin à Athienville à la fin de l'hiver 39-40. Le seul ancien combattant du 291^e RI que nous ayons pu interroger à ce sujet, Monsieur Marceau Vincent, instituteur retraité, résidant à Rocroi, qui était vagemestre du 3^e Bataillon, nous dit qu'il a cantonné à Arracourt avant la montée en ligne du 291^e RI, et ne se souvient pas d'un soldat Doblin. En revanche, il se souvient très bien du cantonnement de Sécheval, étant lui-même ardennais. Selon lui le bureau du bataillon et la cabine téléphonique se trouvaient à la Mairie de Sécheval ou peut être à l'école, ce qui est une indication très intéressante.

En fait, toute la zone comprise entre Nancy et Arracourt servait de base arrière pour les troupes chargées de la défense de la Ligne Maginot. C'est le colonel Vautrin dont le Quartier général se trouvait précisément à Arracourt qui était chargé de l'accueil des unités au repos ou à l'entraînement avant leur montée au front. Il est donc passé dans le Canton d'Arracourt des milliers de soldats et des dizaines d'unités différentes. Les habitants de la région, dont Monsieur Simonin d'Arracourt a recueilli les témoignages, gardent peu de souvenirs précis de cette période, en tout cas aucun ne se souvient d'un soldat Doblin. Quant aux « baraques » dont Doeblin fait état, il semble qu'il y en ait eu dans plusieurs villages, certainement à Arracourt et pourquoi pas à Athienville. Une unité territoriale était chargée de leur construction mais, avec les retards pris, les baraquements n'ont été disponibles qu'après les grands froids. En attendant, on l'a dit, les officiers étaient logés chez l'habitant (et ceux là ont laissé quelques souvenirs) et les soldats, Doblin en particulier, dans toutes les granges disponibles. Arracourt avait en 1940 plus de 400 habitants et ne correspond pas vraiment à la description de Doeblin. Athienville conviendrait mieux à cet égard. Ceci dit, il est parfaitement possible que le vagemestre Vincent ait cantonné à Arracourt. Nous laisserons donc ce point en suspens et, pour plus de commodité dans la rédaction, nous ferons l'hypothèse que Doeblin a bien terminé le pli cacheté à Athienville. L'erreur éventuelle de situation serait d'environ 4 kms, distance d'Arracourt à Athienville, ce qui, avec le recul du temps, peut être considéré comme supportable.

(¹⁴) Là encore nous n'avons, sur la date des permissions de Doeblin, que des indices sans preuves décisives. Pour l'éventuelle permission du 14 mars nous avons une indication portée sur une lettre de Doeblin à Fréchet [Cohn, p. 31] et surtout le fait que pour rédiger ses notes sur l'équation de Chapman, Doeblin doit nécessairement avoir sous les yeux les travaux de Hostinský dont Fréchet seul possède des exemplaires, les mémoires de Hostinský étant publiés dans les fascicules de la Faculté des sciences de Brno [Hostinský, 1932/1938]. Il a bien fallu que Doeblin les lui emprunte, d'ailleurs il en informe Fréchet dans sa lettre du 12 mars. Si Doeblin n'avait pu partir pour Paris, il aurait demandé à Fréchet de lui adresser les mémoires dont il s'agit et nous aurions sans doute une lettre à ce sujet. Il ne s'en trouve pas dans les archives Fréchet qui pourtant garde tout systématiquement. Nous considérerons donc que Doeblin est venu en permission milieu mars et qu'il a vu Fréchet à ce moment-là. Ses parents ont quitté le 14^{ième} arrondissement depuis novembre 1939 et habitent Saint-Germain-en-Laye, 19, rue Diderot. Ce serait, quoiqu'il en soit, la dernière permission de Doeblin avant sa mort.

(¹⁵) Les casernes d'Oermingen existent toujours. Après avoir été hôpital militaire allemand pendant la guerre, elles servent actuellement de centre de rétention. Elles étaient toute neuves en mars 40 ; Doeblin a dû y travailler dans d'assez bonnes conditions.

La trouée de la Sarre, protégée par une zone inondable et par la Sarre allemande sous administration française jusqu'en 1935, n'avait pas été fortifiée. Aucun gros ouvrage n'y avait été implanté. Toutefois, à partir de 1935, lorsque la Sarre est redevenue allemande, et jusqu'en mai 1940, un grand nombre de casemates et de blockhaus y ont été construits de sorte que la ligne de défense qui passait très au sud de la frontière s'est avérée suffisamment solide pour mettre en échec l'offensive allemande du 14 juin déclenchée entre Sarreguemines et Saint-Avold, la zone la plus faible de la Ligne Maginot. Voir à ce sujet [Bruge, 1973, tome 1], surtout deuxième et sixième parties. Les casernes d'Oermingen servaient de dortoir aux troupes chargées de tenir le secteur.

Comme il se trouvait en zone militaire, le village d'Oermingen a été évacué en totalité vers la Haute-Vienne dès le premier septembre 39, avant même que la déclaration de guerre ne soit effective. De sorte que pendant un mois le soldat Doblin n'a pas dû rencontrer de civils à Oermingen et qu'il n'est donc pas question d'y chercher de témoins directs. Les villages et les villes évacués, confiés à la garde de l'Armée française, ont été très largement pillés pendant la drôle de guerre (et Oermingen n'échappe pas à la règle), ils ont de plus été en partie détruits au moment de la retraite des troupes de forteresse (sur l'évacuation des villes et villages et la drôle de guerre en Lorraine, voir [Hiegel, 1983/1984] et [Neu, 1989]). En revanche l'accueil des populations évacuées au sud de La Loire a laissé d'assez bons souvenirs pour que, par exemple, le village d'Oermingen soit resté jumelé à Bersac-en-Rivalier, son village d'accueil situé à une quarantaine de kilomètres de Limoges, et que les deux municipalités entretiennent les meilleures relations. De la même façon les 813 habitants du village frontalier de Bliesbruck où Doeblin a combattu en mai 40 (et qui fut pillé également par les troupes françaises), ont été évacués le 8 septembre 39 à Chazelles en Charente. Seuls 681 d'entre eux ont accepté de rentrer au village en août 40, ce qui n'aurait sans doute pas été le cas si l'accueil avait été détestable. On verra à ce sujet [Weissend, 1996] qui raconte l'histoire de Bliesbruck du néolithique à nos jours, histoire sarroise éclatée entre la France et l'Allemagne depuis toujours, à l'image de la famille Döblin mobilisée des deux côtés dans la guerre qui commence. Le village de Bliesbruck est situé de part et d'autre de la Blies qui matérialise la frontière franco-allemande. La partie française, la plus importante, était ainsi aux premières loges pour assister à la montée du nazisme et au changement des mentalités dans la partie allemande. Elle était donc parfaitement instruite de ce qui l'attendait à son retour en août 40. Cette conscience des dangers mortels que représente le nazisme, si présente chez Wolfgang Doeblin, est généralement absente des mentalités françaises de l'époque, à Paris chez les mathématiciens, comme dans l'armée en Lorraine, et Doeblin pour cela aussi se sentait à l'écart ; il s'en ouvre dans une lettre à Lévy reproduite dans [Cohn, p. 39].

(¹⁶) Fréchet a d'abord voulu envoyer à Doeblin son exemplaire de l'article de Feller [1936] de façon qu'il puisse préciser ses références (et éventuellement corriger son texte que Fréchet ne comprend vraisemblablement pas. Fréchet n'a jamais compris le point de vue trajectorien « en loi »). Dans sa lettre d'envoi de la note {CR13} datée du 10 avril [Cohn, p. 31], Doeblin avait en effet laissé en blanc la référence à Feller. La réponse de Fréchet qui annonce l'envoi de [Feller, 1936] est du 12 [Cohn, p. 32]. Le 13 avril Doeblin adresse à Fréchet sa dernière note sur l'équation de Chapman [Cohn, pp. 34–36]. C'est très certainement près de Sarreguemines que Doeblin a dû relire rapidement l'article de Feller reçu probablement à Oermingen juste avant sa montée en ligne le 17 avril.

Feller [1936] ramène l'étude du « cas général » à la recherche des solutions d'une équation intégro-différentielle (équations 26 et 146) qu'il obtient sous forme de séries, retrouvant, sans le savoir (selon Doeblin, [Cohn, p. 36]), la solution générale de Hostinsky [1932]. Le tiré à part de Feller restitué à Fréchet le 21 avril depuis Sarreguemines se trouve dans les archives Fréchet de l'Université Paris-6. On peut encore constater qu'il a été plié en deux pour être mis dans une poche et lu en des moments perdus du service au front. Il y a une goutte de sang, page 138, au milieu de la démonstration du cas continu.

Notons à ce propos que William (Willy, Vilim, Willibald) Feller (1906–1970), est né à Zagreb dans une famille croate catholique de langue allemande. C'est l'un des plus brillants élèves de Courant à la grande époque de Goettingen. Nommé Privatdozent à Kiel en 1928 après sa thèse mais ayant refusé de prêter serment au Führer en 1933, il a émigré en Suède où il est resté jusqu'en 1939, date à laquelle il est parti pour les États-Unis ; il y fut professeur à Brown, Cornell et Princeton. C'est l'un de ceux qui, dans les années quarante-cinquante aux États-Unis, ont redonné au calcul des probabilités une position solide et reconnue à l'intérieur de l'Analyse mathématique, voir [Doob, 1971]. Et ce n'était pas si facile. Dans une lettre à Fréchet datée du 28 octobre 1946, Feller écrit : « It was my strategical purpose to demonstrate that probability is pure analysis... Here good mathematicians declare openly that probability is not mathematics », (Archives Fréchet de l'Académie des sciences). Cette opinion des « good mathematicians » américains est assez généralement partagée dans le monde à l'exception de certains (bons) mathématiciens des écoles polonaise et russe des années trente qui ont à cet égard une certaine avance et bien sûr de quelques mathématiciens français, en dépit de l'avis d'une majorité d'entre eux, à commencer par Borel lui-même, et ce n'est pas le moindre des paradoxes boréliens.

En fait Feller était entré en contact épistolaire avec Fréchet à la fin de la guerre pour avoir des nouvelles de W. Doeblin. Il avait appris que Doeblin était porté manquant sur les listes de la Croix-Rouge et espérait encore (lettre à Fréchet du 20 janvier 1945). On trouve dans les archives de Marbach une lettre du Docteur Paul Halmos, Institute for Advanced Studies, au Comité International de la Croix-Rouge à Genève demandant des nouvelles de Wolfgang Doeblin « this extremely capable young mathematician ». La réponse de la Croix-Rouge informant Halmos que Doeblin devait être « considéré comme manquant » a été communiquée le 15 octobre 1940 à Alfred Döblin qui était alors réfugié aux États-Unis. Sur les circonstances de l'identification du corps de Vincent Doeblin et l'annonce de sa mort à sa famille, lors de leur retour en France en 1944, par Marie-Antoinette Tonnelat, on verra [Cohn, pp. 45-46].

(¹⁷) Sur la vie de la famille Döblin à Sarreguemines pendant la première guerre mondiale, voir par exemple [Huguët, 1968, 1978] et [Hombourger, 1976].

Nous ne disposons d'aucun témoignage direct sur les conditions de vie de Wolfgang Doeblin sur le front de la boucle de la Blies. Les seules informations que nous possédions sont celles, assez vagues, contenues dans les archives de Vincennes et une lettre de Doeblin à ses parents sans date mais vraisemblablement de la deuxième quinzaine du mois de mai 40, reproduite dans [Cohn, pp. 43-44]. Pour la première fois Doeblin est au contact des troupes allemandes, à portée de voix. Les abris français sont inondés de propagande (en arabe, les enregistrements étant destinés aux unités nord-africaines qui ont précédé le 291^e RI). Les Allemands maintiennent une pression constante, patrouilles fréquentes, tirs sporadiques, etc. Au milieu du mois de mai, alors que le front des Ardennes s'effondre, Doeblin reçoit son baptême du feu, il s'y montre d'un courage physique remarquable. Les lignes téléphoniques sont coupées lors d'un bombardement intense du front occupé par son bataillon. Il rétablit la communication sous le feu de l'ennemi. Cette action lui vaut une citation à l'ordre du régiment datée du 19 mai et l'attribution de la croix de guerre, l'une des premières de son régiment qui perd, lors de cet échange d'artillerie, une centaine d'hommes. (Archives de Vincennes, carton 34N174, rapport du commandant G. François et [Cohn, p. 43].) Les combats sur le front de la Blies sont peu décrits dans la littérature, Monsieur Hemmert nous a toutefois signalé les livres de Jean Costes [2000] et Nestor Vandeputte qui relatent leurs souvenirs personnels de combattants sur la Blies. Nous n'avons pu consulter ces ouvrages qui pourraient contenir des détails intéressants. Monsieur Weissend nous a également conseillé le livre du capitaine Misserand sur le même sujet.

Le 291^e RI est relevé le 21 mai et rejoint Oermingen, puis, le 28 mai, une nouvelle position défensive, la « ligne intermédiaire », établie à une quinzaine de kilomètres au sud de la Ligne Maginot, et tenue notamment par la 52^e DI. Le 291^e RI occupe le secteur de Morhange-Grostenquin, depuis l'étang de Bischwald jusqu'à la gare de Léning. Le 3^e Bataillon est en position sur la ligne Linstroff-gare de Léning, le PC du bataillon se trouvant à Virming (rapport du commandant Charles). Ce serait donc à Virming que le soldat Doeblin aurait séjourné du 28 mai au 14 juin 1940. Nous n'avons pas réussi à en savoir davantage.

L'histoire des combats du front du Nord-Est entre l'offensive de la première Armée allemande le matin du 14 juin et le 22 juin, jour de la reddition du Groupe d'Armées de l'est, est assez bien connue. On dispose notamment de l'œuvre monumentale de Roger Bruge qui décrit jour après jour les combats de presque toutes les unités prises au piège en Lorraine [1982/1989]. On s'y reportera. Le carton 34N174 des archives de Vincennes contient une douzaine de rapports différents sur les combats menés par les compagnies du 291^e RI pendant ces quelques jours tragiques. Le régiment auquel Doeblin appartient s'est battu courageusement contre des forces très supérieures en nombre et en armements. Il serait trop long de tenter une reconstitution complète de ces combats, nous nous contenterons ci-dessous de quelques éléments touchant directement W. Doeblin. Voir aussi [Cohn, pp. 12-13, 44-45].

Quelle est la situation du front du Nord-Est le 15 juin lorsque le régiment de Doeblin entre en action ? L'offensive allemande contre le Groupe d'Armées de l'est s'est effectué en trois temps. Le 9 juin le Groupe d'Armées von Rundstedt avec en fer de lance le Groupement blindé Guderian attaque en Argonne et perce le front tenu par les 4^e et 2^e Armées françaises. Il pénètre alors rapidement en Champagne. Langres est dépassé le 15 juin. Guderian bouscule la 8^e Armée du général Laure et atteint la frontière suisse le 18 juin, la route du sud est coupée.

Le 14 juin, le Groupe d'Armées von Leeb lance une première attaque dans la trouée de la Sarre. La 1^{ère} Armée du général von Witzleben forte de 9 divisions de première ligne et d'une importante artillerie tente de percer la Ligne Maginot entre Sarreguemines et Saint-Avold. C'est un échec mais les troupes de forteresse évacuent sur ordre leurs positions pendant la nuit du 14 au 15. Toutes les troupes du Nord-Est font mouvement vers le sud pour tenter d'échapper au piège qui se referme sur elles. La première Armée allemande pénètre en Lorraine dès le 15 au matin. Dans le même temps la 7^e Armée allemande franchit le Rhin dans la région de Colmar, les troupes françaises ayant évacué la plaine d'Alsace. C'est maintenant pour le gros des troupes françaises une course vers le sud qui va durer jusqu'au 20 juin, avant la reddition du 22 juin.

Le 291^e tient, nous l'avons dit, une ligne intermédiaire qui devrait permettre aux régiments de forteresse de retraiter jusqu'au canal de la Marne au Rhin, où l'on pense contenir les troupes allemandes venant du nord.

Les Allemands disposent d'une maîtrise totale des airs. Les positions françaises sont repérées par avion et bombardées systématiquement. Dès le début des combats, le PC du 291^e établi à Vallerange est atteint par des tirs d'artillerie et le chef de corps, le lieutenant-colonel Modot, est tué. Le 3^e Bataillon du commandant Charles est également violemment bombardé et très vite les communications sont coupées en dépit de l'héroïsme et du « dévouement extrême des équipes de transmissions » qui tentent de les rétablir (rapport du commandant Berck). Dorénavant le soldat Doblin n'assurera plus ses fonctions de téléphoniste mais combattrait avec sa compagnie dont le chef, le capitaine Renard, se révèle plein d'allant et d'énergie. La compagnie de Doeblin, la CAB3, réduite à une trentaine d'hommes tout au plus, va combattre sans interruption du 15 au 19 dans des conditions très dures, sans ravitaillement d'aucune sorte, pour tenter de freiner l'avance allemande. On peut suivre, quoique difficilement, ses combats successifs dans les rapports de Vincennes. Il est établi que la compagnie Renard résiste jusqu'au petit matin du 16 sur ses positions initiales quelque part sur la Départementale 22 au sud de Francaltroff, permettant à son bataillon, ou ce qu'il en reste, de s'établir sur la ligne de chemin de fer Riche-Bénéstroff. Cette même nuit le 291^e RI est confié au commandant Malgorn, qui vient de l'Infanterie coloniale. Ce dernier a rédigé un compte-rendu des combats de son régiment du 16 au 19 juin 1940 relativement bien fait mais qui contredit en plusieurs points celui du commandant Charles, notamment pour ce qui concerne la journée du 16 juin au cours de laquelle le 3^e Bataillon se désintègre. Nous tenterons donc une voie moyenne dont rien ne peut assurer la véracité.

Pendant la journée du 16 un petit groupe de soldats regroupés autour du commandant Charles et du capitaine Renard tient une position située entre la route de Dieuze (la ville natale d'Hermite) et la gare de Bénéstroff, et ce qui reste du 3^e Bataillon, une quarantaine d'hommes, 4 sous-officiers et 4 officiers, se replie en fin de journée sur les hauteurs situées à l'ouest de Bénéstroff. C'est probablement lors de ce repli

que le soldat Doblin reste seul, « armé d'un fusil mitrailleur pour couvrir la retraite d'un groupe de soldats », suivant la citation à l'ordre de l'Armée qu'il a obtenue à titre posthume le 21 novembre 1946, [Cohn, p. 44], Bénestroff étant devenu Beneng sous la plume du capitaine Renard, l'auteur probable du texte de la citation à son retour de captivité.

Dans la soirée du 16 le groupe Charles rejoint la maison forestière de Saint-Médard au sud de Wuisse où il retrouve le PC du régiment. Dans la nuit du 16 au 17 le 291^e RI se replie sur la Seille que la compagnie Renard atteint vers minuit, elle dispose encore de deux canons de 25 qui permettent à la troupe de franchir la Seille sur un pont de fortune alors que l'ennemi attaque depuis Vic sur Seille.

Le 3^e Bataillon reçoit l'ordre de tenir le village de Juvelize qu'il atteint vers 7h le 17 juin. L'ennemi qui s'est arrêté à Blanche-Église attaque Juvelize vers 8h 30 avec chars et artillerie, le combat dure une partie de la matinée, le village est en feu, le bataillon Charles se replie sur Bézange-la-Petite et Réchicourt-la-Petite, à quelques kilomètres à peine du cantonnement d'Athienville où il a passé la fin de l'hiver. C'est en fin d'après midi vers 18h 30 que les soldats de la compagnie Renard franchissent le canal de la Marne au Rhin au pont d'Hénaménil après trois jours et deux nuits de combats incessants.

Pendant ce temps-là, à Bordeaux, dans la nuit du 16 au 17 juin, le maréchal Pétain prend ses nouvelles fonctions de président du Conseil, il demande l'Armistice et dans une allocution radiodiffusée le 17 juin vers midi, déclare : « C'est avec le coeur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat ». Cette phrase largement diffusée par la propagande allemande va considérablement réduire l'ardeur au combat des troupes de l'Est. D'autant qu'elles sauront bientôt que la route du sud vient d'être définitivement coupée. Guderian a atteint la frontière suisse et commence à remonter vers le nord, Belfort, Épinal,...

Lorsqu'il atteint le canal le 17 en fin d'après midi, le 291^e RI est réduit à la dimension d'un bataillon. Après une soupe rapide, la première depuis le 15 juin, il repart le soir même pour Thiébaumesnil et Maronviller pour reconstitution, une vingtaine de kilomètres à pieds. Il ne participera pas aux combats sur le canal qui vont durer toute la journée du 18 juin et seront d'une rare violence. Ces combats opposent le gros de la 52^e DI et la première Division polonaise du général Duch à quatre divisions d'infanterie allemandes, voir [Bruge, 1982, tome 1, quatrième partie]. Le canal est finalement franchi le 18 dans l'après-midi par des unités de la 268^e Division d'infanterie allemande.

En attendant, vers minuit, le 17 juin, les soldats du 291^e RI atteignent Thiébaumesnil où ils doivent constituer des points d'appui et les tenir « sans esprit de recul ». Le repos sera pour eux de courte durée. Le 18 juin, vers 21h 30, le point d'appui de Thiébaumesnil est attaqué par les troupes allemandes. Pour la compagnie Renard, c'est le dernier combat, il dure toute la nuit. On lira la description qu'en fait Roger Bruge [1982, tome 1, pp. 462-463]. À 5 heures du matin le 19 juin, les derniers combattants se replient sur ordre dans la forêt de Mondon où est établi le PC du régiment, parmi eux se trouve certainement la compagnie Renard qui a tenu une partie du village de Thiébaumesnil. Les Allemands sont sur leurs pas, le PC est pris, le commandant Malgorn fait prisonnier. Les restes du 291^e RI s'échappent vers Laronxe et Saint-Clément et sont sauvés par l'intervention inespérée d'une batterie française qui bloque pour un temps la progression allemande, [Bruge, 1984, tome 2, pp. 198-207]. Le 291^e RI n'existe plus, seule à bien peu près la compagnie Renard a encore un semblant d'existence. Dans la journée du 19, le commandant Berck regroupe les éléments dispersés du régiment à Ménil-Flin sur la route de Baccarat. Le drapeau du régiment est enterré par ses soins dans la forêt de Glonville où cantonnent les soldats épuisés. Le lendemain, 20 juin, le commandant Berck qui a pu joindre les généraux Échard et Hubert, reçoit l'ordre de gagner le col de la Chipotte qui est atteint vers 14 heures. Le spectacle est indescriptible, des milliers de soldats sans armes appartenant à des dizaines d'unités éclatées, des véhicules de tous les types, des matériels, des armes, entassés, abandonnés. Des hommes qui dorment un peu partout, certains pleurent, d'autres jouent aux cartes. Ambiance de désastre, de guerre perdue, à la fois dérisoire et tragique. Le lendemain 21 juin, les restes de la 52^e DI rejoignent La Salle à quelques kilomètres de là. La reddition des troupes de l'Est, signée par le général Condé, prend effet le 22 juin à 15 heures (voir [Bruge, 1989, tome 5, deuxième partie]). Les rescapés du 291^e sont prisonniers avec près de 500.000 soldats français.

(18) La nuit du 20 au 21 juin est la dernière nuit du soldat Doblin. Il sait que la reddition est imminente, il sait aussi que le combat est inutile, qu'il ne fait que détruire des villages et tuer des civils sans raisons autres qu'un honneur qui pourrait être sauvé autrement et ailleurs. Il a dû être témoin de ces délégations de femmes suppliant les chefs d'unité d'aller se battre plus loin ou de se rendre. L'Armistice est demandé depuis trois jours, il « faut cesser le combat ». Le capitaine Renard obéit aux ordres, il attendra la reddition et la captivité pour tenter une évasion, conformément aux règlements militaires. Pour Doblin, il n'en est pas question, il ne se rendra pas, il ne sera pas fait prisonnier par l'Armée allemande, aux ordres de Hitler.

La compagnie Renard cantonne près du cimetière du col de la Chipotte. Une nuit sans lune, des nuages bas, bientôt il pleuvra, une pluie fine et persistante qui va durer jusqu'au matin. Sans prévenir quiconque, le soldat Doblin quitte ses camarades. Il part. Très peu de soldats réussiront à échapper seuls à l'encerclement ; les troupes allemandes sont partout, à tous les carrefours, dans tous les villages. Il faudrait qu'il connaisse la région, qu'il ait de la famille, des amis qui lui prêtent des habits civils et le cachent. Ses chances de fuite sont à peu près nulles, mais on ne sait jamais.

Partant du col, il n'y a que trois routes, deux routes vers l'est, une vers l'ouest. Il est vraisemblable que Doblin veut s'échapper par le sud. D'ailleurs toutes les routes sont encombrées de troupes et plus bas, à l'ouest, on se bat encore, [Bruge, 1989, tome 5, chapitre 3]. Il est donc vraisemblable que Doblin a pris vers le sud-ouest à travers bois à la boussole qu'il devait conserver depuis ses randonnées ajistes. On peut penser qu'il a dû errer beaucoup. De nuit, seul, dans la Forêt de Rambervillers, comment ne pas tourner en rond ? Le jour se lève, gris, sinistre. Doblin traverse la route de Saint-Dié, surtout ne pas rester sur les routes. Encore la forêt, il suit un chemin qui le conduit à Housseras. Pourquoi est-il entré à Housseras ? Peut-être pour y passer la journée caché dans une grange. Il doit être trempé, épuisé. Il attendra la nuit pour tenter de traverser les lignes allemandes et gagner une auberge de Jeunesse où il pourrait bénéficier de la solidarité ajiste ? Toutes les maisons du village sont tendues de draps blancs. Housseras est occupé par des artilleurs appartenant au 58^e RA et au 403^e RADCA.

Ils sont prêts à se rendre, ils ont enterré les culasses de leurs canons. Doebelin les a-t-il rencontrés ? Le 403^e est un régiment d'artillerie de DCA. Le tir contre avions étant une spécialité mathématique (*e.g.* [Schwartz, 1997, chapitre IV]), le 403^e est l'une des unités qui possèdent le plus fort taux de docteurs en mathématiques de l'Armée française, Jean Leray (143^e batterie), Jean Ville (35^e batterie), Christian Pauc (129^e batterie), Charles Pisot (EM du 51^e groupe), par exemple, appartiennent au 403^e régiment de DCA. Le séminaire Hadamard presque au complet. De toute façon Doblin n'a rien à leur dire, sauf peut être ses dernières pensées sur l'équation de Chapman. Plus étrange encore, à 6h 30 ce matin là, entre à Housseras le 82^e RIF tout entier, du moins ce qu'il en reste, un millier d'hommes à peu près, qui était à Oermingen en même temps que le régiment de Doebelin. Le 82^e a participé héroïquement aux combats du 14 juin dans la trouée de la Sarre sur la Ligne Maginot, [Bruge, 1973, tome 1] et depuis marche jour et nuit vers le sud pour échapper à l'enfermement. Bloqué à Vomécourt par les éléments avancés du Groupement Guderian qui ont pris Épinal et remontent vers le nord, il s'est enfoncé à l'est par Sainte-Hélène et Autrey. Les deux régiments, le 82^e et le 291^e, ont échangé leurs soldats à Oermingen et beaucoup de soldats des Ardennes se trouvent ce matin-là à Housseras, qui doivent se souvenir du soldat Doblin. Les a-t-il vus ?

L'entrée des Allemands à Housseras est décrite dans plusieurs rapports d'officiers du 82^e RIF déposés aux archives de Vincennes (carton 34N95). Rapports assez contradictoires, il est vrai. Certains affirment que les Allemands sont arrivés vers 7h 30, d'autres que ce serait plus tard, vers dix heures. Selon quelques-uns ce sont des cyclistes qui ont pénétré les premiers dans le village, pour d'autres ce sont des blindés. Les Allemands auraient tirés des rafales d'armes automatiques ou bien auraient chargé en hurlant comme des sauvages. Ils auraient cerné silencieusement le village, auraient soudain surgi par surprise. Avec des variantes diverses. Le rapport qui paraît le plus vraisemblable est celui du commandant Cazabat du 2^e Bataillon du 82^e. Son récit est d'un parfait réalisme et on imagine difficilement qu'il soit totalement mensonger tant il est humain. Pendant que le lieutenant-colonel Matheu commandant le 82^e RIF est à la mairie d'Housseras pour trouver des villageois qui puissent le guider dans la montagne (les unités de forteresse n'ont pas de cartes, ni d'ailleurs d'armes individuelles), ses soldats qui marchent depuis trois

heures du matin, exténués, se sont endormis ici ou là. Des cyclistes allemands, venant de Rambervillers qui a été pris dans la nuit, pénètrent dans le village sans être inquiétés par les artilleurs (une pointe de malveillance perce ici sans doute). Le colonel Matheu, pour éviter les massacres civils, décide de se rendre avec son régiment.

Vers 8 heures 45 donc (heure moyenne) les Allemands sont entrés à Housseras, sans coup férir. Vincent Doblin est pris au piège, ou plutôt il est arrivé où il avait décidé d'arriver. Son suicide est attesté et décrit par plusieurs témoins dignes de foi, [Huguet, 1984, p. 89]. Lorsqu'il comprend que les Allemands investissent Housseras, il entre dans une ferme, celle de Joseph Triboulot. Le fourneau de la cuisine est allumé. Il brûle tous ses papiers. Il ne parle pas. Il sort de la cuisine, entre dans la grange. Est-ce la grange où il s'est réfugié ? Le soleil ne s'est pas levé. Il se tire une balle dans la tête, la balle qu'il gardait depuis Sécheval. Marguerite Cordonnier, une voisine des Triboulot, témoigne : « Je me trouvais avec ma fille âgée de douze ans sur le seuil de la grange et l'on venait d'apprendre que les Allemands arrivaient à Housseras. Soudain nous avons entendu une détonation derrière nous. Le village était rempli de soldats français prêts à se rendre ; l'un d'eux m'a dit qu'un militaire venait de se suicider chez le voisin parce qu'il avait peur d'être fait prisonnier. Je suis allée le voir, il était allongé sur un petit tas de foin, dans le fond de la grange, et avait été tué sur le coup. » (Témoignage recueilli par Monsieur Christian Bareth et publié dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, n° 77, 1974, voir aussi [Huguet, 1968] et [Bruge, 1987, tome 3, p. 15]).

Le soldat de Marguerite Cordonnier se trompe ; Wolfgang Doeblin n'avait pas peur d'être fait prisonnier. Il ne voulait pas être fait prisonnier et il a préféré se tuer. Refuser tout compromis, une façon de dire non. Vincent Doblin est le seul mort déclaré ce jour-là au registre d'État-civil de Housseras. Il est mis en terre le soir derrière l'église, sans nom, enveloppé dans une couverture. Son corps est exhumé le 19 avril 1944, formellement identifié et enterré au cimetière du village.

